

Les années cinquante. Le siècle n'a pas encore tout à fait basculé dans l'ère Hiroshima. Paris se remet lentement de quatre ans d'hibernation vert-de-gris. Les Halles sont toujours là. La gare Montparnasse ne se doute pas de ce qui l'attend. Les quais de la Seine n'ont pas encore été transformés en autoroutes par un président auvergnat. La « fermeture », triomphe de la veuve Crampton, plus connue sous le nom de Marthe Richard, ayant jeté à la rue le personnel des maisons closes, les petits hôtels de passe font florès. Ils succomberont à leur tour, quelques années plus tard, victimes de la chasse au proxénétisme, la république cinquième se réservant jalousement le droit de taxer la valeur ajoutée.

Un monde antédiluvien.

I

Le Mort aimait la lecture

Thérèse s'avança sur le seuil de l'*Hôtel d'Oxford*. Elle jeta un coup d'œil sur sa montre-bracelet : une heure moins dix. La rue de Budapest était déserte. Là-bas, au bout de la ruelle obscure et silencieuse, les lumières de la rue Saint-Lazare se découpaient sous la double voûte du passage. L'une après l'autre, les filles avaient quitté leur faction.

Même la vieille Suzanne venait d'abandonner son poste habituel, à l'angle de l'*Hôtel de Fécamp*. On apercevait sa frêle silhouette trotinant le long des réverbères de la rue d'Amsterdam, en direction de la place Clichy.

En dépit de la vieillesse, Suzanne continuait à faire le trottoir avec la conviction et le sérieux de ces anciens fonctionnaires qui reprennent du service, une fois venu l'âge de la retraite, se contentant du plus modeste emploi, pourvu qu'il leur soit permis de rester en activité jusqu'à l'extrême limite de leurs forces.

Survivante exemplaire du monde de la prostitution parisienne de la Belle Époque et des Années Folles, la vieille Suzanne était un personnage à Saint-Lazare. Des écrivains, des journalistes, venaient parfois recueillir ses souvenirs. Un psychiatre de réputation mondiale s'était même adressé à elle pour compléter sa documentation clinique sur les déviations sexuelles. Pendant un mois, le chauffeur du professeur était venu chaque jour chercher Suzanne en voiture chez elle, avenue de Clichy, pour la

conduire à la Salpêtrière, et l'avait ramenée place de Budapest.

La vieille jouait un peu le rôle de la grand-mère conteuse d'histoires auprès des filles du passage qui aimaient beaucoup la questionner sur le temps des fiacres, de l'octroi et des fortifs.

Suzanne ne se faisait guère prier. Quand elle avait bu un verre ou deux, elle aimait particulièrement leur raconter comment, un beau soir de l'hiver 1912, fille de l'Assistance publique, tout juste jetée sur le trottoir, arborant le chignon dur, la jupe courte à pli et le chandail rouge des pierreuseuses, elle faisait ses premières armes autour de la gare qui, en ce temps-là, sentait encore la suie et la fumée de coke, lorsque soudain une puissante automobile, descendant de la place Clichy à une allure folle, avait dévalé en pétaradant la rue d'Amsterdam, aux cris des passants, malgré les coups de sifflets des agents. La bande à Bonnot ! En un court instant, l'aïeule revivait alors la scène du meurtre de la place du Havre, pour les filles muettes et songeuses : Bonnot au volant, décidé à foncer à tout prix, accrochant l'autobus de la ligne Saint-Germain-Montmartre. Le sursaut du gros hanneton métallique, immobilisé un peu plus loin par un lourd camion. Le sergent de ville se précipitant vers le chauffard, brandissant son calepin. Raymond la Science l'abattant froidement de trois balles. Enfin, la Delaunay, remise en marche par Garnier, repartant en trombe dans la direction de la Madeleine.

Les yeux délavés de la vieille revoyaient la scène qui avait été la grande émotion de sa vie.

Adossée au mur, les yeux mi-clos, Thérèse aspirait profondément la fumée de sa cigarette, rejetant avec volupté de très longues bouffées. Elle aimait beaucoup ce moment de calme et cette sensation de détente après le travail.

La journée avait été assez bonne. Une douzaine de passes. Le train du Havre avait bien donné aujourd'hui. Le marchand de tissus de Rouen s'était montré plus généreux

que d'habitude. Un vieil habitué que celui-là. Quant aux autres clients, à part le grand chauve qui n'arrêtait pas de rigoler et de blaguer, ou le jeune homme timide à la valise en carton, Thérèse pourrait les rencontrer dans la rue sans en reconnaître un seul. Le métier de prostituée, c'est d'abord l'oubli. Il s'agit d'empêcher les visages, les images, les scènes professionnelles, de se transformer en souvenirs. Thérèse y parvenait fort bien.

Encore quatre ou cinq ans et elle aurait amassé suffisamment d'argent pour acheter le bar de ses rêves. Ni trop grand ni trop petit, mais confortable. Antoine gardera son taxi. Il y tient.

Tous deux connaîtront alors le bonheur tranquille d'une vie sûre et ordonnée. Antoine se chargera de la cave. Le soir, il commentera les événements sportifs de la semaine pour les clients groupés devant le zinc. Assise à la caisse, elle surveillera le service et on l'appellera la patronne.

Soudain, l'apparition d'une silhouette au bout du passage tira Thérèse de sa rêverie. Un type montait la rue déserte en zigzaguant. N'aimant pas les poivrots, elle s'engouffra dans le couloir de l'hôtel pour attendre que l'ivrogne soit passé.

Ressortant quelques minutes après, Thérèse poussa un cri de surprise en butant contre le corps de l'homme, écroulé sur le seuil. Jérôme, le garçon de nuit, abandonna la lecture de son roman-photo, quittant sa logette au bas des escaliers pour venir voir.

« Il a bien l'air d'être mort », dit-il, en se penchant sur le corps étendu. Très grand, paraissant la cinquantaine, le type était vêtu d'un complet en velours côtelé, avec une chemise à carreaux et des chaussures en daim. La fixité de ses yeux clairs ne laissait aucun doute, la vie les avait quittés. « Ne touchons à rien, j'appelle Police-Secours », grommela Jérôme.

Le fourgon Citroën pie de la police ne tarda pas à s'engager sous les voûtes du passage. C'était l'inspecteur

José Hernandez, un Oranais noir de poil, qui était de service. Appartenant au commissariat du quartier Saint-Georges, Hernandez connaissait Thérèse et toutes les filles de la rue de Budapest.

— Alors Thérèse, à présent tu fais mourir tes clients ?, dit-il en rigolant.

— Monsieur l'inspecteur, ce n'est pas un client. Quand je l'ai vu arriver, il titubait. J'ai cru qu'il était saoul. Comme je n'aime guère les ivrognes, je me suis retirée dans le vestibule de l'hôtel et en ressortant je l'ai trouvé étendu là. C'est tout.

— Bon, vous n'avez pas bougé le corps. Jérôme, appelle-moi un médecin. Il faut faire constater le décès avant que j'embarque votre macchabée pour l'Institut médico-légal.

Après qu'un médecin de la rue Caumartin fût venu constater que l'homme avait succombé à une crise cardiaque, Hernandez et le chauffeur chargèrent le cadavre dans le fourgon de police, le recouvrirent d'une toile avant de démarrer.

C'est à ce moment-là que Thérèse aperçut un objet dans le caniveau. Un livre. Sans doute échappé des mains de l'homme s'écroulant sur le sol. Elle ramassa le volume. Un beau livre relié cuir. Titre : *Légendes du vieux Paris*, par Amédée de Ponthieu. Librairie Bachelin-Deflorenne, 3, quai Malaquais, 1867. La page de garde indiquait, marqués au crayon, son prix et l'adresse de Francis Dasté, libraire au 16, rue de Tournon.

Entre les pages, elle découvrit une carte de circulation RATP Saint-Lazare-La Garenne-Colombes, établie au nom de Joseph Winter. Thérèse glissa machinalement le livre dans son sac, sans rien dire à Jérôme, déjà retourné à sa lecture.

II

L'Ami de la Gitane

Antoine Lucchesi rangea en douceur son taxi au coin de la rue des Martyrs et du boulevard Rochechouart, pour déposer ses clients chargés gare de Lyon. Une chance ce retour. Il avait conduit une cliente qui prenait le train de Marseille. Une petite femme pressée qui lui avait laissé un pourboire généreux. Deux types l'avaient sifflé rue de Lyon. Des Parigots types.

« Toto ! conduis-nous rue des Martyrs. Te presse pas. On a le temps », dit le plus grand, avec un accent de Paname prononcé. Durant tout le trajet, ils ont discuté courses de chevaux et des chances de Poker d'As, leur favori pour la prochaine à Enghien.

Antoine aimait sa vie de chauffeur de taxi. Après deux ans à la Compagnie de Levallois, il avait acheté une Traction 15 Citroën et choisi de faire la nuit. Une confrérie les « nuiteux ». Il faut se faire admettre. Antoine avait été adopté sans difficulté par les copains de la place Blanche. Son calme et ses larges épaules de costaud « régulier » lui ayant toujours servi de sauf-conduit dans l'existence.

Le passé lui revenait souvent à l'esprit durant les longues attentes du client à la station. La Corse de son enfance. Une odeur de pierre brûlante et de fromage de chèvre. Son départ pour le continent après la mort du vieux, parti rejoindre la mère. La vente de la vieille ferme familiale. Le partage du modeste pécule entre les frères et sœurs, Toussaint l'aîné, Maria, Joséphine et lui. La sensation d'écœurement sur le quai de Bastia, avant de monter à

bord. Puis Marseille et sa population grouillante et bariolée.

Si Antoine s'est mis à faire le barbeau, ce fut plus par nécessité que par dépravation, une fois dépensé l'argent du petit héritage. Sa carrure, sa beauté ténébreuse, ses yeux clairs, son sourire mélancolique lui attiraient fatalement la sympathie des filles qu'il rencontrait dans les rues chaudes du Vieux-Port ou aux alentours du cours Belsunce.

Il n'y pouvait rien. Le fils du chevrier de Vivario, jeté sur les quais de Marseille, sans ressources et sans relations, aurait-il pu fréquenter les beaux quartiers et approcher les innocentes demoiselles de la bourgeoisie phocéenne ?

Sans travail régulier, obligé de quitter sa chambre d'hôtel de la rue Jules César, dont il ne pouvait plus payer le loyer, Antoine avait seulement quelques francs en poche quand il rencontra Zita dans un bar de la rue Thubaneau.

Algéroise, Zita était une Gitane de Bab-el-Oued. Antoine venait de déjeuner au zinc d'un œuf dur et d'un café. Celle-ci engagea la conversation :

— Ça n'a pas l'air d'aller bien fort !

Surpris, Antoine se retourna vers la fille assise dans le fond de la salle devant un café-crème.

— Comme vous dites. Mais il me reste tout de même de quoi vous offrir un verre, si vous le permettez.

— Laisse ! Viens plutôt avec moi. Je t'emmène.

— C'est que...

— Oui, t'es raide. Je parie que tu te demandes où tu vas coucher ?

C'est ainsi que tout avait commencé. Antoine accompagna Zita à son logement situé dans le quartier du Vieux-Port, que les Allemands feront sauter en 1943. Elle demeurerait rue Bouterie. Au 6, au-dessus du *Bar de la Croix d'Or*.

Antoine et Zita avaient dû se frayer un passage dans la foule, parmi les filles en groupe sur le seuil de leur porte.

Certaines d'entre elles installées à califourchon sur des chaises paillées, dans la posture nonchalante des cagoles méditerranéennes. Leur arrivée fut saluée par un concert de plaisanteries qui les firent sourire :

— Ah dis donc Zita, où as-tu gagné un lot pareil ? Ce qu'il est chouette ! Prête-le-moi un instant. J'en prendrai soin. Méfie-toi ! Faut pas le laisser traîner. Ici, l'endroit est mal fréquenté...

Le minuscule appartement de l'Algéroise était bien agencé. Meubles cirés. Bibelots de bon goût. Jolies gravures sur les murs.

— Tu sais, dit-elle en se déchaussant pour enfiler des babouches brodées, ici je ne reçois d'habitude aucun client. Si j'habite dans ce que les Marseillais appellent le « quartier réservé », c'est parce que je trouve l'endroit marrant et plein de vie. D'ailleurs, si ça peut te rassurer, je ne fais pas « l'abattage ». Mon travail est tout à fait différent de ce qui se pratique ici. Je te le dis en toute modestie. J'ai une clientèle huppée. Des gens aux goûts compliqués qui ont les moyens de les satisfaire. Entr'autres, j'ai un vieil habitué – un gros armateur de la Ciotat – qui aime les groupes et les mises en scène. C'est moi qui suis chargée de recruter des figurantes, de les instruire et de les préparer à jouer leur rôle. Du vrai théâtre, crois-moi !

Autrement, je suis « libre » – Zita avait insisté sur le mot. En Algérie, j'étais pensionnaire du *Boomerang*, à El-Biar. Une maison où les riches colons, les officiers et les fonctionnaires du Gouvernement Général avaient leurs habitudes. La place rêvée quoi !

Malheureusement, mon homme a voulu absolument venir en France. Il a bien fallu que je le suive. Ça ne lui a pas réussi. D'abord, il a travaillé avec Carbone et Spirito. Ensuite, il a cru pouvoir se mettre à son compte. Le *hold-up* du Crédit Lyonnais de Saint-Barnabé, c'était lui : Jo Cohen. Après son exploit, il a essayé de forcer un barrage et les flics l'ont descendu. Si bien qu'aujourd'hui je me

retrouve seule. Crois-moi, c'est dur pour la femme que je suis d'être sans « personne ». Dans le turbin, pas possible de vivre sans un peu d'affection à donner et à recevoir.

Antoine prit tout naturellement la place du gangster défunt. À présent, comme cela lui paraissait lointain ! Il avait dix-huit ans à cette époque. Zita trente-neuf. Aujourd'hui, ces souvenirs ressemblaient aux images un peu floues d'un vieux film muet, dans lequel Antoine se voyait comme quelqu'un d'autre.

*

Il avait beaucoup appris au contact de cette femme déjà mûre. Ordinairement, par une sorte de loi naturelle d'équilibre et de compensation, les êtres sont poussés inconsciemment à s'accoupler en amour à un type complémentaire de l'autre sexe. Ainsi, Antoine, de type méditerranéen accusé, se sentait surtout attiré par les blondes au teint clair et à la chair laiteuse. Pourtant, cela ne l'a pas empêché de se laisser séduire par la beauté brune épiciée de la Gitane.

Zita était grande et forte, quoique fine et de proportion harmonieuse. Elle possédait la distinction animale de ceux de sa race. Un Gitan, fût-il vêtu de haillons, conserve toujours la fière allure d'un grand seigneur.

La vie commune d'Antoine et de la belle Gitane avait débuté au printemps de 1939. Après la drôle de guerre, suivie de la débâcle, heureusement épargnées à Antoine, trop jeune pour être mobilisé, le couple connut encore deux années de quiétude, jusqu'au franchissement de la ligne de démarcation par les Allemands, en novembre 1942, à la suite du débarquement des Alliés en Afrique du Nord.

Marseille occupée, on commença à parler de la démolition du quartier du Vieux-Port, considéré par l'occupant comme un nid de terroristes. À Vichy, les champions du nouvel ordre moral souhaitaient pieusement la liquidation

de cette Subure, « empire du péché », de ce « cloaque impur où s'amasse l'écume de la Méditerranée. » Et ce fut le drame : le 17 février 1943, sur l'ordre des Allemands, le quartier du Vieux-Port de Marseille était rasé. Bilan, plus de 25 000 personnes sur le pavé. Six cents transférées au camp de Compiègne.

Quelques semaines avant cette tragédie collective, le malheur s'était abattu sur le couple. Zita rentrait à Marseille. Son client de La Ciotat, l'armateur aux fantaisies érotiques, la raccompagnait dans sa voiture après une des séances habituelles, lorsqu'une traction qui les avait pris en filature les dépassa dans le col de la Gineste. Le canon luisant d'une mitrailleuse apparut à la portière, lâchant plusieurs rafales. La grosse Hotchkiss de l'armateur fit une embardée avant de basculer dans le ravin. Les deux corps ne furent découverts que le lendemain par un chauffeur de camion. Zita et son client, criblés de balles, avaient été tués sur le coup. Ce dernier, ancien secrétaire d'État dans le gouvernement du Front Populaire, appartenait à un réseau de la Résistance. Suspecté par le PPF de Jacques Doriot, il savait sa vie menacée et les auteurs de l'attentat étaient certainement des nervis de ce mouvement pro-nazi fortement implanté à Marseille.

— Taxi, vous êtes libre ?

Arraché à ses souvenirs, Antoine sursauta. Un jeune couple sortant d'une boîte de nuit demanda à se faire conduire à la gare Montparnasse.

*

Au retour d'Antoine à la station, c'étaient les heures chaudes de Montmartre. Celui du « bas ». Du côté des numéros pairs du boulevard, de la place Blanche à la rue des Martyrs, le marché de l'amour allait bon train. Les filles, embusquées dans les encoignures, par petits groupes de deux ou de trois, se montraient de temps en temps l'une après l'autre, dans la lumière blafarde du trottoir. Certai-